LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à A. MAHÉ & A. LIBERTAD
22, rue de la Parre
PARIS XVIII^e^

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »
ÉTRANGER
Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

DEUXIÈME ANNÉE — N° 84 | DIX CENTIMES | JEUDI 15 NOVEMBRE 1906

LE

Machinisme

Une brochure récente de Pierrot, *Travail et surmenage*, dont parlera sans doute le Bibliophile, remet incidemment tout le problème du machinisme en question.

La machine a-t-elle été utile à l'homme? A-t-elle diminué son effort en puissance et en durée ? A-t-elle libéré son cerveau en lui permettant le développement de ses facultés?

Si l'on prend ces questions au pied de la lettre on peut répondre « non » simplement, à toutes trois.

Il a pu sembler, il est même véritable que l'emploi de la machine a diminué l'effort en durée et en quantité, mais on peut affirmer que ce n'est que d'une manière fictive.

La machine fait les gros travaux, diminue la puissance de l'effort; mais elle demande une surveillance constante, une tension de tous les sens, elle augmente la qualité de l'effort.

La machine travaillant avec une plus grande rapidité, diminue la présence à l'atelier; mais elle ne permet pas l'arrêt, le repos, la flânerie et elle augmente la durée effective de l'effort.

La machine ne laisse plus, à l'homme qui la mène — la langue a quelque ironie — que peu de mouvements à faire, toujours les mêmes. A aucun moment, elle ne lui demande de l'esprit, de la réflexion, de l'initiative. Son cerveau reste inactif. La répétition des mêmes gestes entraîne la fatigue des mêmes organes et amène une lassitude, une fatigue qui empoisonne tout l'organisme humain.

De plus la monotonie des gestes amène l'ennui qui double, qui triple la fatigue occasionnée. Si le plaisir est un des facteurs de la digestion, on peut dire aussi qu'il est un des meilleurs facteurs de la production. Il augmente la qualité de l'énergie fournie tout en diminuant la quantité de l'effort demandé.

Je passerai rapidement en mémoire d'autres méfaits qu'on peut reprocher au machinisme : l'arrogance patronale provoquée par la facilité de remplacer la main-d'œuvre; le chômage venant de la surproduction de la machine, l'emploi de l'enfant vu la simplicité des gestes à accomplir; la mobilité qu'elle occasionne dans la vie des ouvriers par la facilité de leur déplacement, etc., etc.

Ceci examiné, peut on dire avoir trouvé des inconvénients inhérents à la machine elle-même? On peut affirmer que non. Ce n'est que la façon de se servir de la machine qui est jusqu'ici en cause, c'est l'organisation du machinisme qui est défectueuse. C'est la façon de la faire produire et la façon de faire circuler ce qu'elle produit qui est mauvaise.

Les hommes s'en prennent à la machine comme l'enfant qui se coupe s'en prend au couteau. : tous deux devraient s'en prendre à leur maladresse, à leur ignorance ou à leur faiblesse.

C'est parce qu'après l'avoir bâtie de toutes pièces, ils laissent la direction de son rendement à certains individus faisant accroire que l'or et l'argent servent à en graisser le mécanisme, que la machine n'est profitable qu'à quelques-uns.

Le watmann ne se fatigue pas de guider la machine du métro; ce n'est pas un effort au-dessus de sa puissance musculaire, ni au-dessus de l'attention de ses sens. Il se fatigue de la guider trop longtemps, de faire la répétition des mêmes gestes trop souvent. Que ne met-il à sa place le troueur de cartons ou le receveur de rondelles de cuivre, l'employé du wagon ou le contrôleur en balade. J'irai plus loin, je citerai autre chose que ces inutiles; que ne prend-il le balai pour assainir les couloirs ou ne vérifie-t-il pas l'heure des départs des trains pour éviter les accidents, alors que ceux qui font ces travaux prendraient successivement la manette.

Pourquoi? Non pas à cause de la machine, mais à cause de la mauvaise organisation présidant à l'emploi de cette machine.

Comment, alors qu'il est tant d'hommes qui voudraient consacrer leurs efforts aux labeurs utiles, ne voit-on pas s'augmenter l'instruction technique leur permettant l'emploi de facultés qui restent toujours inactives.

L'empoisonnement par la fatigue des muscles et des nerfs d'un homme n'est-il pas une perte sèche pour la somme des hommes tout entière? Ne faut-il pas essayer de remédier à la répétition et à la durée des gestes qui le provoquent?

Il ne viendrait à personne l'idée de répondre négativement si tous les hommes étaient organisés pour obtenir le maximum de production avec le minimum d'efforts. Mais, ironie, les hommes sont organisés pour obtenir le maximum de plaisir à quelques-uns d'entre eux, à un septième, pour parler justement, au moyen de l'effort de tous les autres. C'est pourtant à ceux là qu'est confiée la direction du travail. Elle est forcément mauvaise. La bonne organisation du labeur humain ne saurait les intéresser.

La machine est le moyen redoutable qui sert à enchaîner davantage les hommes. Quand ils le voudront, elle sera l'arme redoutable qui asservira la nature à leurs désirs.

Mais pour cela il faut cesser de fabriquer des fusils et des sous-marins et se mettre davantage à fabriquer des charrues et des moissonneuses mécaniques.

Il faut avant tout examiner la grande machine sociale, la débarrasser avec soin de tous les poids morts, de tous les rouages inutiles et jeter à la fonte les vieux débris qui ne servent qu'à alourdir sa marche.

Alors les hommes pourront songer utilement à faire de la machine leur auxilliaire le plus puissant.

L.-A. BORIEUX.

Chiquenaudes

ET

Croquignoles

Serait-ce la débâcle ?

Un petit idiot *quelconque nous informe journellement que l'on déserte ou même que l'on oublie de se rendre à la caserne. Après la douzaine qui traverse en chœur les Alpes, voilà dans un même département 415 (quatre-cent quinze) conscrits qui ne répondent pas à l'appel. Y a-t-il malgré l'instruction obligatoire, de gens qui ne savent pas lire!*

Mais ce n'est pas tout, l'Écho de Paris *nous signale* Un péril militaire. *Les officiers polytechniciens donnent leur démission. Un tiers de la promotion 1906 a lâché l'armée. Où allons-nous, si les officiers s'en mêlent.*

Il paraît que dans cette situation on ne trouve plus le prestige qui s'y attachait autrefois. Ce sont ces anarchistes qui sont cause de tout cela par leur mépris, leurs critiques, leurs insultes.

Qu'ont-ils dit pourtant? Qu'on mette le drapeau aux vieux chiffons et qu'on n'en salisse pas le fumier. Ce sont des gens pratiques.

—o—

Faisons des gosses.

Bertillon nous annonce que si nous faisions tout bonnement un gosse de plus chacun — et chacune évidemment — nous serions dans une bonne position. Nous, la patrie.

Il fait appel à notre patriotisme le meilleur. Nous sommes écrasés par l'Allemagne.

Eh! quoi, nous n'avons même pas de quoi garnir notre assiette et le sire veut que nous mettions une bouche de plus autour de la table.

Un enfant de plus... c'est ce qu'il faut. Eh! soit, nous nous dévouerons, nous le ferons à ta femme, à ta fille, où à quelqu'un des tiens .. et c'est à ta gamelle qu'il mangera. Ça te va-t-il?

—o—

La pôvre Louise.

Camarade bibliophile, je ne te remercie pas? Chacun son travail, les cochons seront bien gardés, dit le proverbe.

Le travail de Girault fait double emploi. L'Union de l'Ameublement avait déjà fait paraître, pour les enfants, une image à deux sous genre Epinal. La première édition n'est pas épuisée, pourquoi recommencer sous une forme plus puérile?

Ce n'est pas la psychologie de Louise Michel, c'est la vie d'une héroïne de Zévaco que Girault nous fait. Meurtres, suicides, déraillements, traîtres, empoisonnements. Tout y est. C'est l'auteur en personne qui joue le rôle de jeune premier.

—o—

Un De profundis rapide.

Plus qu'un banal fait divers, un article de Ernest Judet nous apprend le suicide d'Emile Joindy. L'homme s'est tué après s'être repenti longuement de son révolutionnarisme.

Il encombrait les tribunes dreyfusardes de sa nullité et poussait des hurlements contre les nationalistes qu'il fallait tous tuer.

La philosophie de ces socialistes — si révolutionnaires soient-ils — est tellement forte que si ça réussit ça devient ministre et si ça échoue ça se tue en faisant des mea culpa.

Encore un débris de ce fameux P. O. S. R. qui s'en va à l'égout. La charogne la plus puante n'est certes pas celle qui est crevée!

CANDIDE.

Dimanche 18 Novembre

A 2 h. 1/2 de l'après-midi

GRANDE MATINÉE de CAMARADERIE

Salle Paulus

73, rue de Paris, PUTEAUX

Le Programme est le même que celui déjà donné pour la soirée de Levallois dans le n° 80

ENTRÉE : **0 40**

Déclaration ministérielle

A l'auteur du « Grand-Pan » et de la « Mêlée sociale ».

Camarades,

Le gouvernement qui se présente devant vous n'est point issu d'une crise parlementaire.

L'état de santé de la vieille société l'ayant mise dans l'obligation de prendre un repos prolongé, le peuple nous a assigné la tâche de vous donner le schéma des nouvelles formes de vie.

En l'absence de tout dissentiment entre la majorilé et le ministère qui vient de résigner ses pouvoirs (ils s'entendaient comme larrons en foire) une seule indication s'offrait à nos esprits, c'est que les peuples de tous les pays, récemment consultés, avaient fait connaître leur volonté de briser à tout jamais l'organisation compliquée du malheur universel et de vivre enfin intégralement leur vie. Nous nous sommes donc efforcés de modeler au mieux les déclarations ci-après, (que du reste les hommes ne sont pas obligés de suivre) suivant les lois scientifiques qui assurent à chacun le maximum de développement.

La politique extérieure

Considérant que rien n'est *extérieur* à l'homme et que tout l'intéresse nous nous efforcerons d'augmenter le champ des connaissances humaines de façon à asservir à notre joug toutes les forces de la nature et à en faire des servantes dociles.

L'armée

« Avant de philosopher, il faut être. » C'est pourquoi nous entendons conserver à nos individualités le maximum de force.

Messieurs les physiologues vous expliqueront comment le cerveau pour se développer a besoin d'éviter toute contrainte, toute discipline, tout cadre étroit. C'est pourquoi les casernes, les armées, qui abêtissent le cerveau humain, seront rigoureusement prohibées. La seule guerre que nous ayons à faire est celle contre les forces oppressives de la nature, et pour cela nous essayerons de vous donner les armes puissantes du savoir.

La réorganisation administrative

La République a fondé la *liberté* en France. « Fonder la liberté » vous paraît peut être saugrenu, mais nos pères applaudissaient à tout rompre à l'énoncé de ce vocable qu'ils ne comprenaient du reste point.

La République, dis-je, a fondé la liberté, liberté multiforme, depuis la liberté de s'intoxiquer de matières vénéneuses : absinthe, bulletins de vote, odeurs flicardes et ce jusqu'à celle de mourir de faim au coin d'une borne.

Considérant que des lois oppressives et coercitives ne sont pas précisément pour nous faire connaître intégralement les mœurs de cette liberté (des mœues de liberté? enfin passons), ne comprenant pas très bien ce qu'est la « sauvegarde des droits inaliénables attachés à la personne humaine »; ne voyant partout que des hommes décidés à vivre le mieux possible, nous ne nous perdrons pas dans ce fatras de mots vides de sens, nous ne réorganiserons rien du tout et nous passerons outre.

La séparation

En l'état actuel de la science nous ne nous expliquons pas très bien ce que signifie ce mot : liberté de conscience.

La conscience n'est que l'ensemble des sensations accumulées dans le cerveau.

Si ces sensations avaient été différentes la conscience aurait été différente.

Nous tâcherons que la conscience humaine soit conforme à la conservation et au développement des hommes, nous supprimerons ces mots de liberté de conscience et de liberté des cultes, ce qui veut dire en définitive : liberté de l'ignorance. Or, si les hommes sont ignorants, ils vivront en brutes, et qui plus est, ils voudront que nous vivions comme eux; nous serons donc absolument intransigeants, et nous ferons une séparation violente, que dis-je, une guerre sans merci, aux préjugés, aux erreurs, à l'ignorance.

La justice sociale

Nous répèterons sur ce sujet ce que nous avons dit précédemment, à savoir : que les mots de droits, de justice n'éveillent rien dans notre esprit. Nous travaillerons sans contrainte, sans autre maximum que nos forces, sans autre minimum que nos besoins.

Les syndicats professionnels

Nous nous associerons évidemment pour produire, mais ces associations ou syndicats n'auront d'autres lois, d'autres principes, d'autres besoins que ceux de notre bon plaisir.

L'agriculture

Est-il besoin de dire que nous ne négligerons rien pour donner à l'agriculture son maximum d'extension.

Il serait trop long d'exposer ici l'ensemble des moyens par lesquels il nous paraît possible d'améliorer dans de considérables proportions le travail de la terre, ainsi du reste que toutes les branches de l'activité humaine arrêtée jusqu'ici par les capitalistes, les exploiteurs, les politiciens, les parasites de tout acabit.

La Situation financière

Le Budget

Mais de toutes ces tâches qui pressent, la plus urgente est la suppression de l'argent. La vie consistant dans la circulation rapide de la substance nos efforts consisteront à

rendre assimilables à nos organismes, les divers éléments qui sont dans la nature.

Or, la méthode des échanges *à condition* ayant donné jusqu'ici les résultats les plus néfastes nous proclamerons l'universalisation des moyens de production et des produits de consommation et nous appliquerons en tout et pour tout la véritable formule du bonheur humain :

De chacun suivant ses forces
A chacun selon ses besoins.

Maintenant, camarades, nous n'avons oublié qu'une chose : c'est que, comme à cette place nous sommes des individus absolument inutiles, et comme nous ne vous supposons pas assez naïfs pour entretenir de vos sueurs notre fainéantise et notre parasitisme, nous allons prendre la pelle et la pioche, et vous aider à faire pousser les carottes.

Camarades,

Nous avons parlé. Si vous êtes assez conscients, assez raisonnables, assez débarrassés de préjugés et d'erreurs, vous agirez.

Le président du conseil,

CLEMEN-SAGE.

Pour copie conforme :

MAURICIUS.

Du Transformisme

Il y a antagonisme où il n'y a pas homogénéïté d'idées et conséquemment homogénéïté de gestes.

Les uns prétendent que pour le bonheur de notre espèce il faut de l'huile de ricin, les autres un ipéca, d'autres encore un cataplasme, etc. Il se forme des scissions qui s'exterminent à coups d'arguments. Là encore se manifeste, d'une façon très lente, il est vrai, « la sélection naturelle ». Les idées mauvaises succombent et de meilleures les remplacent, pour disparaître à leur tour et laisser la place à d'autres. C'est ce qu'on appelle l'évolution.

Chacun y porte sa part d'action, chacun y laisse les traces de son passage. « L'énergie ne se perd pas, elle se transforme. » Depuis Socrate jusqu'à nos jours, des siècles de méditation, de discussion, de polémique, voire même de dispute, de logomachie, nous ont laissé une quintessence d'idées, je dirai presque une crême de philosophie.

Mutuellement, les individus s'affranchissent de l'erreur et des préjugés et, relativement, le milieu, ou pour mieux dire l'ensemble des individus se transforme.

Que de paroles, que de mots a-t-il fallu, pour arriver à la conception anarchiste, que de discussions, que d'énergie va-t-il falloir pour la répandre. L'assimilation et la désassimilation se fait très lentement dans le cerveau humain, abîmé par l'alcool, les romans, la politique, etc.

Mais qu'importe le travail à faire, la vérité n'a-t-elle pas toujours vaincu l'erreur ? N'est-ce pas à l'individu de construire l'édifice dans lequel il veut vivre ?

Son bonheur aussi n'est-il pas inhérent au bonheur de tous ? Ce qui est utile à lui ne l'est-il pas à son espèce ?

Dans ce cas, travaillons à faire des mentalités, écrasons de notre logique les préjugés ridicules des ignorants et les fourberies menteuses des fumistes politiciens.

Auguste BOYER.

ÊTRE HONNÊTE

Dès que j'eus l'âge d'entrer en apprentissage j'ai voulu, ainsi que me l'avaient conseillé mes parents, être un honnête ouvrier.

Etre honnête, me disais-je, cela semble vouloir être utile à la société, faire du bien à ses semblables. Raisonnant ainsi, je me décidai à choisir le métier qui me parût fournir la substance la plus nécessaire à la vie de l'homme. J'appris le métier de boulanger.

Je fus vite déçu. Quelques jours seulement suffirent à me montrer que dans ce métier-là, l'on ne pouvait être honnête. Les ouvriers étaient dans l'obligation de falsifier les farines qui devaient entrer dans la fabrication du pain, et laisser vendre, de cette façon, pour de la première qualité, du pain de qualité inférieure. Dans le cas où ils auraient agi d'une manière contraire, ces ouvriers boulangers auraient perdu leur place ; et d'après eux, n'auraient pu gagner leur vie *honnêtement*.

Ayant constaté que la fourberie était nécessaire dans cette profession, je l'abandonnai. Je voulus rester honnête quand même ; je me plaçai alors comme employé de commerce, espérant agir peut-être suivant les conseils que m'avaient donné mes parents.

Erreur, encore. Impossible de continuer pareille besogne ; je ne pouvais, sans réprobation, aider au vol qu'accomplissaient chaque jour mes patrons.

Offrir au plus haut prix de la marchandise défraîchie ; persuader les clients que tel ou tel article que l'on sait sans valeur est d'une qualité supérieure, tel est le travail que je devais faire. Je ne le pus.

Le désir de rester honnête, malgré tout, me força à quitter cet emploi.

J'en essayai bien d'autres que je trouve superflu d'énumérer ; partout je vis la même hypocrisie, partout je vis que le mensonge, le vol, la fourberie étaient nécessaires, partout je ne ne vis que de malhonnêtes gens.

Je compris qu'être honnête était chose impossible. L'expérience me l'avait démontré.

Aussi, je ris de bon cœur quand je pense que j'ai eu la naïveté de vouloir mettre en pratique le conseil donné par mes parents qui ne pouvaient le suivre eux-mêmes.

Puisque nous sommes ainsi acculés à agir ainsi, soit...

Mais las d'être malhonnêtes pour le compte des autres, tâchons de l'être pour notre propre compte.

C. TRÉCÉRIEUX.

Moyens de Propagande

Ne nous arrive-t-il pas souvent de voir un photographe braquer son appareil sur quelque site, ou sur un groupe de badauds bonasses, ou bien encore aux portes des bagnes capitalistes, à la sortie des honnêtes ouvriers — pour les mettre ensuite dans la ciaculation sous forme de cartes postales ou comme représentation cinématographique.

Ordinairement, les anarchistes évitent ces exhibitions. Il me semble que nous devrions les mettre au service de notre propagande, non pas pour y montrer nos individus, mais bien pour y déplier nos publications, afin de placer bien en vue l'en-tête *l'anarchie*. —

Afin que partout on ait l'obsession constante de notre existence, que l'on entende ou qu'on lise partout : L'ANARCHIE.

I. RASCIBLE.

LE PAYSAN

J'ai vécu pendant quelques semaines au milieu d'une population agricole ; je ne me flatte pas de connaître en tous ses détails la mentalité villageoise. Les travailleurs de la terre sont peu enclins aux confidences, la franchise ne figure guère dans leur caractère. Je puis affirmer pourtant que le paysan est profondément attaché à la terre qu'il cultive. Il aspire avant tout à la paix, les bruits de guerre l'inquiètent, qu'il s'agisse de guerre étrangère ou de guerre coloniale. Il se souvient qu'au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar, sont restés de solides gars de vingt ans dont les bras n'auraient pas été superflus pour la rude besogne des champs ; il ne peut oublier les hécatombes de la guerre franco-allemande ; le souvenir en lui est vivace des déprédations de toutes sortes résultant de l'état de guerre.

Les jeunes, obligés de donner deux années de leur vie à la caserne, (y entrer régulier et sain ; en sortir débauché et malade) d'accomplir ensuite d'ennuyeuses périodes de vingt-huit et de treize jours, n'ont qu'une médiocre sympathie pour le régiment. Si beaucoup de cultivateurs préfèrent la République au régime monarchique c'est parce que, depuis plus de trente ans, elle leur assure une paix relative. Les paysans ne soupçonnent pas que l'armée peut avoir un autre rôle que de repousser l'invasion étrangère ; ils ne voient pas en elle une gendarmerie nationale, gardienne vigilante du système capitaliste toujours prête à réprimer leurs velléités d'indépendance.

Sauf de rares exceptions, le paysan n'a pas d'aspirations vers la justice sociale ; fataliste, il croit à la perpétuité de sa situation matérielle, rien ne lui permet de penser à une amélioration du sort auquel il se résigne. Pour comprendre cet état d'esprit il faut bien se pénétrer que son mode d'existence est très différent de celui des petits ouvriers des villes ; petit propriétaire, il cultive jalousement son lopin, s'efforçant de lui faire produire le maximum.

Pour le conquérir aux idées nouvelles, il importe de lui montrer les avantages économiques qui résulteraient d'un changement social. L'œuvre est ardue, mais non impossible, dans les contrées où les salariés agricoles sont nombreux. Dans les départements de l'Yonne ou de l'Hérault par exemple, ils s'est formé des syndicats pour faire respecter par les fermiers le contrat du travail ; mais il ne faut voir là que des exceptions ; acquérir et conserver est la devise du paysan ; amasser de l'argent pour avoir du patrimoine, l'ambition à laquelle il subordonne toute sa vie.

Il vit en somme à l'écart de ses pareils. Que lui importe les luttes des villes où se débattent des intérêts qui ne sont pas les siens. Il ne se croit nullement solidaire, lui qui pourtant peine toute l'année sur de durs travaux, des grévistes dont l'agitation parvient quelquefois jusqu'à lui. Il envisage la grève avec hostilité ; il y voit un élément de trouble qui alarme son esprit timoré ; le bruit des cités dans lesquelles fermentent les révoltes, lui cause de vagues appréhensions qu'il n'ose pas toujours formuler. Il faut de l'ordre, répète-t-il machinalement, après ses maîtres, sans comprendre que l'ordre apparent cache les pires désordres et les plus criantes injustices. Il conservateur et traditionaliste à un degré suprême.

J'ignore quelle forme sociale succèdera à l'actuelle, mais je ne crois pas à la possibilité d'ici bien longtemps de changer le mode de propriété individuelle en vigueur chez le paysan. Foncièrement égoïste, peu sociable, il répugne à l'association, même quand elle comporte des avantages visibles, la diminution de l'effort où l'augmentation du gain. Au point de vue des croyances, la routine est toujours triomphante. Bien des villageois ne croient plus en « dieu », mais ils continuent néanmoins à soumettre leurs enfants aux mômeries religieuses ; aucun d'eux n'oserait prendre l'initiative de renoncer à ces absurdes pratiques ; on redoute au village la toute puissance de l'opinion publique.

Pourrait-on former des groupements anarchistes dans ces pays où le progrès est à peine sensible ? Il serait téméraire d'y songer. La seule action possible est l'organisation de tournées pastorales, selon la pittoresque expression de Gustave Hervé.

Que les cultivateurs et les petits propriétaires aient le souci de garder leurs champs et leur gagne-pain, rien de plus naturel, mais en des causeries il est possible d'expliquer, à cette catégorie de gens, la cause des guerres et des crises sociales, dont ils sont appelés à souffrir. La population des campagnes, trop dispersée pour s'occuper efficacement de propagande, peut cependant être acquise aux idées anarchistes par la vulgarisation des journaux, des brochures, par la fondation de bibliothèques populaires où les livres les plus avancés, seraient à la disposition de tous.

Les paysans furent les ouvriers de la révolution. Les souffrances des ouvriers agricoles sont-elles diminuées au point de les laisser indifférents à l'émancipation humaine ? Je ne le crois pas. En attendant qu'ils nous aident par une action effective, directe qu'ils ne sont pas en état d'accomplir, tâchons qu'ils observent envers leurs frères plus impatients des villes une neutralité bienveillante.

Les mouvements sociaux ont leur foyer naturel dans les agglomérations humaines. Les paysans finiront bien par comprendre que leur intérêt est parallèle à l'intérêt de tous les prolétaires.

Jules ANDRÉ.

DANS LES LIVRES

Travail et Surmenage, par *Pierrot* (*).

Placer en face de l'opinion courante, qui met le travail tant en honneur, l'observation médicale qui montre le travail empoisonnant, tuant les hommes ; faire dire aux hommes du vingtième siècle : « Du pain et du plaisir » au lieu du cri des quarante-huitards : « du travail et du pain », c'est jeter une opinion intéressante.

La brochure si documentée de Pierrot, si précise, si nette montre les crimes du travail. On ne travaille plus pour vivre. On vit pour travailler. Le moyen est devenu le but. Le machinisme, au lieu de libérer l'homme de la fatigue, de l'effort, n'a pu faire que l'augmenter dans des propositions considérables.

Sans le vouloir, Pierrot montre l'inanité des réformes proposées, le repos hebdomadaire ou la journée de huit heures. Ces réformes même ne pouvant prendre corps qu'au fur et à mesure de la transformation économique. Ce ne sont pas les lois qui fixent le repos et la durée du labeur, mais les conditions techniques du travail. Les ouvriers qui se reposaient jadis, ainsi que Pierrot le montre si bien, plus de cent quarante et un jours dans une année, ne surent que demander la « liberté du travail ». Le machinisme est venu faire le reste.

Encore, les ouvriers ne savent pas prendre ce qu'il leur faut. Les lois ne le leur donneront pas. Ce sera la compréhension plus nette de leur empoisonnement à l'usine, à l'atelier, au labeur prolongé qui les fera se révolter et travailler à organiser un autre état de choses.

La brochure de Pierrot est intéressante à répandre. La forme technique nécessitée par le sujet en rendra pour beaucoup la lecture peu attrayante. Pourtant l'auteur est arrivé à simplifier le plus possible. C'est à chacun dans les groupements à la commenter, à la discuter, à y prendre des arguments.

(*) Travail et surmenage. — Maison de la fédération, 33, rue Grange-aux-Belles. En vente à « l'anarchie, 0 fr. 15.

***

La Bonne Louise, par *Ernest Girault* (*).

On me communique ce livre pour en faire la critique. J'estime qu'on s'est trompé. C'est à Candide qu'il fallait le passer. C'est ce que je fais. Girault s'amuse. Son travail ne nécessite pas une critique, une simple chiquenaude... Et encore Candide y mettra-t-il de la bonne volonté.

Le BIBLIOPHILE.

(*) La Bonne Louise. — Bibliothèque des Auteurs modernes 16, rue des Fossés-Saint-Jacques : 3.50.

Du Positif au Relatif

Sans méconnaître la logique des diverses opinions exprimées au sujet des Illégaux, je puis cependant reconnaître qu'aucune conclusion nette ne s'en dégage.

Si, tenant compte de l'état actuel de la société — amalgame de contingences — un individu, relativement anarchiste : idée admise, voulant serrer au plus près l'Idéal, devance à son corps défendant, son « époque », maintes voix amies lui crient : « Casse-cou. »

Si un autre camarade, préconisant telle ou telle forme de propagande, soumet à l'appui de sa thèse, les arguments s'y rapportant, mêmes avertissements.

La question tourne, tourne, sans jamais être résolue.

Pourquoi ?

Parce que nous sommes des éducateurs, parce que nous sommes des « devanciers ».

Etablir des règles, tel est notre but, qu'on le veuille ou non. D'où pathos et gâchis.

Les extrêmes se touchent : combattre l'autorité à coups de règles, c'est adorer ce que l'on veut brûler.

La « vie » anarchiste ? pour d'autres, la discussion d'abord ?

Certes, nous sommes exploiteurs, exploités, responsables, irresponsables, etc.

Mais nous sommes aussi... mortels, ce me semble.

Ce que nous voulons, c'est vivre... relativement. Qu'importe à nous, les « impatients ».

Le mot « anarchiste » perd sa signification s'il signifie négation de l'autorité étatiste, à l'exclusion de l'autre : l'individuelle, l'amicale, masquée sous la forme d'une camaraderie conseillant, sans donner le pourquoi précis, une temporisation inavouée.

Du spermatozoïde fécondant l'ovule naît l'être ; embryon, fœtus, vie interne ; enfant, adulte, vieillard, vie externe. Mort... et plus rien. Conséquemment, les manifestations actives de nos fonctions cérébrales, génitrices de nos faits et gestes, doivent s'exercer durant un laps de temps, uniquement dans ce but : leur plénitude utile au « moi » soumis à leur impulsion.

Il appartient donc à chacun de nous, de déterminer les conditions les plus appropriées à son tempérament, à son caractère, etc., etc., et de les mettre à exécution, selon le hasard des circonstances.

Vaticiner, sur l'instauration d'une société harmonique, durant des années, ne faire que cela, pas autre chose, est de l'anarchisme théorique, du radicalisme à rebours. Résultat ??... Si, la fin.

Conclusion : « Bien faire — anarchiquement parlant — et laisser dire.

Louis VIRIEUX.

SPIRITISME

Les Grecs représentaient l'Occasion avec une unique touffe de cheveux pour indiquer qu'il fallait savoir la saisir au bon moment. C'est pourquoi, ayant reconnu la sagesse de cette allégorie, j'allai certain soir, visiter le fameux Péloslowsky, diplômé de dix sociétés psychiques, ayant vécu longtemps dans l'Inde et spirite convaincu. Le maëstro me regarda pendant quelques instants de l'air dédaigneux d'une personne qui vous est infiniment supérieure, puis il me dit en un français qui ne sentait pas du tout le polonais : « Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? »

— Voici, lui dis-je, ayant entendu parler de vos merveilleuses expériences, je viens vous demander d'évoquer devant moi l'âme d'un républicain de 1793 !

— Très bien, mais pourquoi chercher des républicains de ce temps quand fourmillent autour de vous ceux d'aujourd'hui ?

— C'est que je suis partisan de l'école naturaliste... et, comme j'écris en ce moment un grand ouvrage intitulé : « Les variations républicaines à travers les âges » ! je veux avoir de solides documents. Et puis,

d'ailleurs, rien que le chapitre intitulé : « Opinions d'un républicain de 93 sur ceux de 1906, fera lire mon livre et...

— Je comprends, m'interrompit le grand prêtre du spiritisme, aussi nous allons commencer de suite !

Aussitôt il éteignit les lumières et me dit comme s'il allait me photographier : « Ne bougeons plus. » Après un certain temps, j'aperçois une forme blanche qui s'avançait vers moi. C'était comme quelque chose de lumineux, un fantôme en un mot.

— Qui me demande ? dit une voix bourrue, bien qu'elle semblât venir de loin.

— C'est moi, fis-je, avec un accent qui dénotait que j'avais pour ma chétive personne quelque considération ; moi, Untel, le futur auteur des « Variations républicaines à travers les âges ».

— Connais pas ! dit la voix, mais qu'est ce donc que cet ouvrage ?

— Le titre vous l'indique assez Ce que j'attends de vous est très simple : c'est connaître votre opinion sur les républicains actuels.

— Mais je puis d'autant moins vous la donner qu'il n'y a plus ni république ni républicains ! !

— Comment ! plus de république, plus de républicains ? Rien n'est plus faux que ce que vous dites. Lisez la devise : Liberté, Egalité, Fraternité, gravée sur tous nos monuments, y compris même nos prisons ?

— Vous avez donc des prisons ?

— Mais oui ! pour nous garder du danger que nous font courir les ennemis de la République, anarchistes ou autres, mais nous n'avons pas rebâti la Bastille !

— Hum ! passons, mais pourquoi vois-je (car nous autres esprits nous voyons sans lumière) pourquoi vois je dans cette bibliothèque, une collection de journaux du temps dont les illustrations montrent une légion d'empereurs, de rois, de princes, de ducs et de grands-ducs, de princes jaunes et jusqu'à des rois nègres, bien accueillis par les représentants de votre prétendue république ! Ceci est un flagrant délit envers les traditions républicaines. Mais peut-être n'êtes vous qu'un pince-sans-rire et peut être voulez-vous, selon votre expression moderne, vous payez ma tête ? !

Quoiqu'il en soit, je soutiens et soutiendrai toujours que des républicains peuvent d'autant moins accueillir des tyrans chez eux que ceux de 93 lorsqu'ils ne les guillotinaient pas, allaient, sauf votre respect, se faire casser la gueule pour les empêcher de venir en France. »

Sur ce, mon fantôme disparut me laissant tout coi. Je ne vis que Paloslowsky, content de lui-même, qui ayant éclairé la salle, venait vers moi quêter des éloges.

Je sortis, un peu furieux tout de même de savoir que, dans le monde des esprits on nous croit encore en royauté. Je suis certain que si mon esprit de 93 écrit pour éclairer ses compagnons une histoire sur notre époque il ne manquera pas de conclure : « En 1906, la France est de nouveau sous le joug de la royauté. Les habitants y sont si bien abrutis par les gouvernants, qu'ils ont perdus jusqu'aux plus simples notions du bonheur et de la liberté; je dis ceci malgré les affirmations mensongères d'un bourgeois nommé Jaurès qui soutient que les Français vivent dans la plus douce des patries. »

. . . . . .

Je me frottais les yeux, je venais de faire un petit rêve. C'est extraordinaire comme le sommeil vous fait suivre de longs chemins pour vous mener vers la vérité.

Hugues JAVELLE.

NOTRE CORRESPONDANCE

QUI EST « MON CAMARADE »

Le petit jeu des définitions est très passionnant, et à juste titre. Depuis quelques centaines de siècles, peut-être nous nous efforçons, en compliquant la vie, de voiler pudiquement la Vérité ; nous ne savons plus à présent où elle est. Pour la retrouver, nous devons tâtonner, et nos tâtonnements sont les définitions qui parfois enlizent encore davantage cette pauvre dame, au lieu de la dégager.

Remarquons en passant que le besoin de définir est fils de l'inquiétude. Lorsqu'on possède la Vérité, ou qu'on croit la posséder (ce qui revient au même, et est peut-être la même chose) l'Univers apparaît merveilleusement explicite. Seule, la douloureuse surprise de l'accident nous incite à rechercher la lumière soudainement éteinte, pour examiner les causes de notre trouble.

Si l'on adopte ce postulat, on admettra qu'une rigoureuse méthode, même lente, est préférable à d'actives recherches qui risquent de tout embrouiller.

Commençons donc par le commencement : qu'est *la camaraderie*, et ce qu'est *un camarade*.

De suite, la crainte d'une confusion m'arrête. Je suis peu querelleur sur le choix des mots, tant que nulle équivoque ne peut surgir. Mais Armand n'englobe-t-il pas, dans le terme de camarade, à la fois le camarade et l'ami ? La distinction mérite que l'on s'y arrête.

Je pense l'indiquer suffisamment au moyen d'une comparaison un peu spéciale, mais claire.

Pour former une batterie d'accumulateurs électriques, deux manières sont employées, deux modes de couplage. Prenant dix éléments, on joindra entre eux les dix pôles positifs et, d'autre part, les dix pôles négatifs. On disposera ainsi d'une quantité d'électricité dix fois plus considérable que celle d'un seul élément ; mais non plus forte. Ceci est le couplage en quantité ou en dérivation.

Ou bien on joindra le pôle négatif du premier élément au pôle positif du deuxième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Le courant recueilli entre le positif du premier élément et le négatif du dernier présentera une force électromotrice dix fois plus grande que celle d'un seul élément. On aura ici couplé en série ou en tension.

Je prétends aujourd'hui que la camaraderie est un couplage en dérivation, et l'amitié un couplage en tension.

Naturellement, je range avec l'amitié les rapports sexuels seulement lorsqu'ils correspondent à un grand élan affectif. Tant qu'ils ne sont que l'échange agréable de deux fantaisies, ou de deux besoins ils relèvent de la camaraderie. (Et ceci n'est point une expression de mépris).

Remarquons, pour achever la comparaison, que le couplage en dérivation s'obtient par la réunion des termes semblables (positifs avec positifs, négatifs avec négatifs), tandis que le couplage en tension nécessite la réunion des éléments contraires, ou plutôt complémentaires.

Si l'on accepte mon point de vue, on comprendra la différence entre la camaraderie, collaborations de forces semblables et l'amitié, fonction de forces complémentaires.

La camaraderie sera productrice en quantité, l'amitié accroîtra la qualité. Des camarades pourront seulement *discuter* pour élucider une question obscure. La *dispute*, mauvaise entre camarades (chacun soutenant son opinion de la même façon) pourra être fructueuse entre amis; l'action de chacun étant complémentaires de celle des autres peut les amener à débarrasser d'un coup leur ignorance d'un gros amas de lieux communs et de préjugés.

La camaraderie nécessairement, est calme et paisible.

L'amitié peut être agitée et turbulente.

La camaraderie naît et meurt avec l'objet, l'œuvre, qui lui donne lieu de s'exercer. L'amitié ne tient nul compte des « utilités » elle naît et meurt avec la force propre des éléments en présence.

Mais c'est assez poursuivre un parallèle entre l'amitié et la camaraderie. Armand demande : « Qui est mon camarade ? » Et si ce besoin de définition ne provient ni d'un soudain manque d'intérêt, ni d'une déconvenue, d'une « désillusion » plus ou moins violente (par quoi se manisfeste la perception d'une confusion entre l'amitié et la camaraderie, ou d'une méprise sur la nature de la camaraderie), nous devons chercher ce qu'est *un camarade*. C'est, pour ma part, tout ce que je pourrai faire. Armand conclura du général au particulier. Quant à moi, je m'en voudrais de vous ennuyer de mes petites petites préférences personnelles. J'estime que ce journal doit servir à l'élaboration des grands principes utiles à la bonne conduite d'une existence, chacun devant s'approprier tel ou tel principe, plus ou moins séduisant. selon ses goûts, sa volonté, ses aptitudes. Ainsi l'anarchisme pourra devenir scientifique. Autrement, nous ne sortirions pas de la compilation.

« Un camarade est un individu avec lequel on se trouve d'accord pour accomplir d'une même manière une œuvre déterminée. »

Si abstraite que paraisse cette définition, elle n'en indique pas moins la nécessité d'une harmonie de vues, de goûts et d'aptitudes. Je néglige exprès le caractère. On prend trop fréquemment pour un mauvais caractère la manifestation de divergence (1) de goûts, (parfois aussi de vues et d'aptitudes). C'est ce qui arrive dans les milieux libres, les colonies communistes. Quand le « mauvais caractère » se fait jour, la camaraderie agonise, faute d'accord sur la route à suivre. Le meilleur serait de le reconnaître immédiatement, et de ne point prolonger une mauvaise entente qui donne lieu parfois à des scènes regrettables, que notre sotte éducation rend actuellement irrémédiables.

Donc, la camaraderie est essentiellement temporaire et limitée. Tel avec qui j'accomplis une chose en toute camaraderie ne sera point, pour faire autre chose, mon camarade. Il pourra même ne l'être plus pour recommencer, en autre temps, une chose semblable. Et ceci devrait donner lieu à simple constatation, sans aucun regret. Ces choses ne sont pas nouvelles. Mais il est bon de les répéter, car beaucoup d'entre nous semblent les ignorer.

Après tout, je n'ai aucune raison de déplaire à Armand. Je vais donc répondre exactement à sa question : Qui est mon camarade ?

« Mon camarade est celui, ou celle, avec qui je me trouve d'accord pour accomplir d'une même manière une œuvre déterminée. »

Ça vous paraît large, comme définition ? Essayez donc de l'appliquer strictement et généralement : vous les compterez, vos camarades !

POILO.

—o—

LES ILLÉGAUX

1

Si nous devions analyser de quoi sont composés nos aliments, bien souvent notre cœur se soulèverait de dégoût, et sans le besoin de nutrition inhérent à nos conditions vitales et à la conservation de notre individu, nous devrions nous abstenir.

La nature impérieuse et moins délicate aiguise nos appétits, sauf dans les périodes de maladie. Il en est de même pour les scrupules de certains camarades au sujet des divers et multiples métiers que nous sommes astreints à exercer sous peine de disparaître.

A vrai dire, telle que la société est organisée, aucun métier, si utile soit-il en apparence, ne doit nous intéresser si nous

(1) Je ne nie point l'existence du « mauvais caractère ». Mais il est une exception, au même titre que la méchanceté. Et tant d'êtres prétendus insociables ont pu trouver enfin d'excellents compagnons, que la réserve s'impose.

(2)

LE

MONDE & SES MYSTÈRES

aux yeux des Enfants

III

La façon toute prosaïque et toute modeste avec laquelle les enfants interprètent les phénomènes et les spectacles les plus merveilleux de la terre, se retrouve dans leurs conceptions très matérialistes en fait de religion, malgré tous les efforts de ceux qui les entourent et veulent leur faire concevoir quelques entités subtiles.

L'idée et la représentation qu'ils ont de « Dieu » est ingénument dépouillée de tout mystère sublime.

Un petit garçon, voyant un homme à cheval sur une poutre en l'air pour réparer des fils du télégraphe, demande si c'est « Dieu » : « Car il n'a donc pas peur de rester suspendu là-haut comme Dieu. » Un autre, apercevant des maçons qui reviennent du travail, s'informe auprès de sa mère s'ils ressemblent à « Dieu ».

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils font des églises, des maisons, des ponts, comme Dieu fait des hommes, des chiens et des lunes.

Pour ces petites intelligences, « l'œuvre du créateur », est peu différente de celle du maçon ou du dentiste.

Un bébé, à qui l'on disait de prendra garde de ne pas se couper les doigts avec un couteau, répondit :

— Il n'y aurait pas grand mal ; Dieu qui fait tout pourrait me raccommoder les doigts. Je lui crierais : Viens, bon Dieu, et fais ton ouvrage.

Un autre petit, dont la mère avait été malade, se faisait une idée tout aussi peu flatteuse et peu mystérieuse de l'habileté du « bon Dieu » auteur de sa guérison.

— C'est Dieu qui a guéri petite mère avec de la cire à cacheter.

Ce bébé avait vu raccommoder ses jouets brisés ou boiteux avec la même cire. Il en est des enfants comme des sauvages qui ne sauraient s'imaginer « Dieu » autrement que comme un homme ordinaire, avec toutes les qualités, les aptitudes des êtres humains.

Ainsi une petite fille demandait sérieusement si Dieu était marié et si sa femme s'appelait Mme Dieu.

Une autre de trois ans, interrogeait très gravement pour savoir si les anges sont les domestiques de Dieu :

— Il doit avoir quelqu'un pour faire sa cuisine au ciel ?

Une autre encore faisait observer que Dieu doit avoir le vertige de regarder toujours de là-haut.

Un petit garçon de sept ans à qui ses parents voulaient faire dire des prières leur répondait :

— Dieu loge beaucoup trop haut, je suis sûr qu'il ne m'entendra pas.

De même certains sauvages, avant de commencer à prier, font résonner le gong, pour réclamer l'attention de leur divinité.

Les dons et les pouvoirs que l'on attribue à Dieu, lorsqu'on dit que Dieu est au ciel et sur la terre, qu'il voit tout et entend tout, qu'il peut tout et sait tout, excitent l'esprit critique des enfants. Une petite fille, à qui l'on recommandait d'être bien sage parce que Dieu la voyait, répondit avec le plus parfait scepticisme :

— Comment peut-il me voir, puisqu'il est cloué là sur le mur de l'église ?

Une autre voulait qu'on lui montrât l'échelle par où il montait au ciel.

Un petit garçon de sept ans à qui l'on faisait voir le tableau de la flagellation, s'écria :

— Il était bougrement bête, le Seigneur, de rester là pour recevoir les coups, quand il n'avait qu'à s'envoler au ciel.

Ils font des questions malicieuses pour savoir jusqu'où s'étend cette toute puissance divine tant vantée.

— Puisque Dieu peut tout, demandait une bambine, est-ce qu'il ne pourrait pas faire revenir ma fête deux fois l'an ?

Une de mes petites amies, dont le raisonnement enfantin a un tour de logique qui manque souvent aux grandes personnes, posait carrément cette question :

— Mais pourquoi Dieu qui est si bon envoie-t-il plus de jouets aux enfants riches qu'aux pauvres, quand ce sont les pauvres qui en ont le plus besoin ?

Nos enfants modernes ont sur « Dieu » des opinions bien peu respectueuses et somme toute fort irreligieuses ; leur attitude est sous ce rapport plus empreinte de critique que de superstition et d'aveugle crédulité ; et c'est ce qui les distingue des sauvages qui, tout en se représentant leurs divinités et leurs fétiches comme des êtres humains, sont pour eux pleins de respect, de vénération et de terreur. Cette différence provient sans doute de ce que les sauvages sont à la merci des phènomènes et des éléments naturels contre lesquels nous protégeons l'enfant, et qui les exaltent, les éblouissent tour à tour en leur inspirant le besoin de croire en un être suprême et d'avoir recours à lui.

IV

Un autre aspect bien singulier de la conception des enfants c'est celui qui reflète leurs idées sur les phénomènes physiologiques les plus connus : la vie, la mort, la naissance, la formation de notre organisme.

Le mystère de la génération est un de ceux qui occupent le plus invinciblement leur petit cerveau et autour duquel ils construisent les plus étranges hypothèses et les plus surprenantes théories.

Beaucoup d'enfants se contentent de croire, en acceptant les explications des parents, que les nouveaux-nés se trouvent dans les jardins, parmi les fleurs et les choux. Une de mes amies ne manqua jamais, jusqu'à neuf ans, quand elle entrait dans un jardin, d'aller regarder consciencieusement si, au milieu des buissons ou dans les parterres, il n'y avait pas un bébé.

Je me rappelle à ce sujet, une de mes croyances enfantines : j'étais persuadée, étant toute petite, que les poupées pouvaient se transformer en bébés; j'avais reçu une très belle poupée, grande et forte, qui fermait et rouvrait les yeux ; elle avait un berceau, garni d'un matelas, un voile pour la garantir de la lumière, comme en ont les petits bébés. Je me figurais qu'un jour ou l'autre, quand je viendrais la réveiller et ouvrir les croisées, je la trouverais levée, le voile rejeté, vivante, tout comme les petits bébés qui ont une maman et qui respirent, tètent et crient. Cette idée, personne ne me l'avait suggérée ; il me semblait que dès qu'il y avait comme pour ma poupée une forme extérieure bien déterminée, la vie pouvait se manifester en elle. Sans doute, au point de vue enfantin, la chose était plus logique que la vraie explication, si on me l'avait donnée, et pas plus étrange que celle qui est rapportée par la Bible lorsqu'elle parle de l'homme fait de limon, sorte de fantoche à qui Dieu insuffle son souffle et qui devient vivant par ce procédé. Un bébé, qui avait entendu parler vaguement des hommes de l'âge de la pierre, du fer, croyait qu'ils n'avaient pas cessé d'exister, qu'il y avait des hommes vraiment en pierre, en fer, et que c'étaient des phases nécessaires pour arriver aux hommes en chair et en os.

Beaucoup d'enfants s'imaginent d'ailleurs qu'ils ont toujours été au monde et il est intéressant de rappeler à ce propos ce que dit John Ingelow dans ses Mémoires : « Je me suis longtemps demandé s'il était possible que quelque chose eût existé et vécu avant que je fusse là pour le voir. Je pouvais bien admettre qu'il y eût eu un temps où je n'étais pas plus grand qu'un caillou de la route, mais il me paraissait impossible qu'il y eût eu une époque où je pouvais ne pas avoir existé. »

Paola LOMBROSO.

(à suivre.)

nous plaçons au point de vue anarchiste. Pas plus les illégaux que les légaux : Nous ne devons envisager cette question que sous son vrai jour, et Libertad l'a mise au point, en disant que le rendement de l'individu pour la propagation de nos idées devait seul nous occuper.

Fais ce que tu voudras, ou plus exactement, ce que tu pourras, pourvu que tu consacres tes efforts, tes actes, tes facultés à l'œuvre commune : renverser les barrières, détruire les obstacles qui nous masquent l'horizon de beauté et de justice que nos cerveaux ont entrevu.

Le professionnel du vol (l'inconscient, entendons-nous) qui, fatalement en arrive à dévaliser un ouvrier, n'est pas intéressant, certes. Mais l'honnête ouvrier, victime de sa déprédation, (accident) ne l'est pas davantage, car s'il piétine dans les sentiers légaux et ne s'en écarte pas, c'est plutôt par crainte du gendarme et des châtiments réservés aux irréguliers de la vie, aux outlaws.

Nul doute que, s'il pouvait s'approprier ce qui lui manque, s'octroyer un supplément de bien être, sans encourir de risques, il ne s'en ferait pas faute.

Vous m'objecterez, et je vous le concède, que la pègre est le plus souvent un jouisseur, ne songeant qu'à ses plaisirs personnels, ne se souciant nullement dans sa vie tourmentée et aventureuse de l'émancipation des pantres. Que ceux-ci alors fassent comme lui. Il y a cependant de rares exceptions, entre autres, un copain bordelais que citait Libertad, B. D... que j'ai connu intimement et qui avait conservé un caractère fort généreux.

Et l'honnête ouvrier : Parlons en un peu! Se soucie t-il du moins de ses collègues qui, moins fortunés que lui et plus malchanceux, n'ont pas même la ressource de prostituer leurs bras à des patrons roublards?

Ma préférence va au premier, en lutte contre les conventions établies, et je le plains lorsqu'il tombe dans les pièges à à loups et les traquenards de la loi que les honnêtes ouvriers participent à confectionner, eux les votards, les souverains idiots.

Si le travailleur qui fulmine contre son patron devenait, par un revirement du sort (le cas se présente parfois) le maître d'autres hommes, il trouverait dès lors que l'exploitation de son semblable a du bon et ses avantages appréciables. Il bénirait l'heureux destin.

Le producteur, au point de vue utilitaire, rapporte peut-être davantage à la collectivite que le grinche, mais encore faut-il que son labeur ne soit pas de ceux qui sont préjudiciables aux intérêts de l'humanité. Or, comme nos intérêts sont presque toujours et partout antagonistes et en désaccord avec ceux de nos semblables, et qu'à moins de s'abstenir (l'immobilité c'est la mort, en pareil cas), nous n'avons pas à nous préoccuper du choix des moyens, ni des victimes que nous laissons derrière nous. Pas de faux sentimentalisme!

Nous cherchons tous à sortir de la géhenne sociale dans laquelle nous sommes séquestrés; nous jouons des coudes pour nous frayer une issue; les voisins reçoivent des horions. N'en recevons-nous pas pour notre part?

Dans une société incohérente comme la nôtre, le principal pour chacun d'entre nous est de dégager sa personnalité des embûches qui lui sont tendues, de renverser les obstacles semés à profusion sur son chemin. En les écartant, nous gênons ceux qui sont autour de nous, mais indiquez-nous donc le moyen de faire autrement?

Il y a pourtant des métiers abjects et répugnants. Mais ceux-là vous les connaissez-tous, camarades. Ce sont ceux qui directement ou indirectement, maintiennent ou éternisent le système autoritaire. Ce sont tous ceux qui, le code en main, par la ruse et la violence nous tiennent rivés à nos chaînes séculaires ; les magistrats, les geôliers, les flics, les soudards, tous les souteneurs de l'ordre social qui, le genou sur notre poitrine, et le fer sur la gorge, nous oppriment et nous écrasent sous le poids de leurs infamies et nous souillent par leurs mensonges et leurs odieuses morales. Mais ce ne sont pas des humains, tous ceux qui repoussent nos efforts généreux de libération. Ce sont des monstres que nous devons traiter comme tels. Nous n'aurons jamais assez de mépris pour ces besognes infectes et leurs fonctionnaires.

Quant aux autres conditions sociales, ma foi, ne soyons pas trop méticuleux. Dupeurs ou dupés, nous n'avons pas l'embarras du choix. C'est affaire de tempérament. Notre esprit seul nous indiquera le moyen de ne pas être trop préjudiciable à ceux qui nous sont le plus sympathiques. Quant aux braves, aux honnêtes gens, ils ne nous intéresseront qu'autant qu'ils deviendront conscients et se départiront de leur placidité moutonnière.

Paul JULLIEN.

—o—

II

Les illégaux n'existent que parce qu'il y a des légaux. Ou mieux, il n'y a ni légaux, ni illégaux, mais seulement des individus assez imbéciles pour se laisser exploiter par des filous. Il y a aussi un petit nombre d'anarchistes, c'est-à-dire des individus qui, n'étant pas des imbéciles, veulent ne pas être des filous. Pour l'instant les anarchistes sont contraints (sous peine de se laisser mourir d'inanition) d'être tour à tour exploiteurs et exploités Tout ce qu'ils peuvent faire c'est de l'être le moins possible.

Ceci dit, je ferai observer à Marestan que je ne critique pas celui qui, pour se sustenter, enlève à la porte des gares des petites rondelles dans du carton. Mais si je voyage sans billet et que pour ce, cet employé m'empêche de débarquer... je me débarrasse de lui de toutes manières.

Que si l'exploiteur légal laisse à son esclave « de quoi se couvrir et réparer ses forces » c'est tout simplement par crainte que celui-ci sorte de la légalité et lui réserve le même sort qu'il ferait subir, si possible, à l'exploiteur illégal qu'il prendrait en flagrant délit, ou même au sans travail qui tenterait de prendre sa place d'exploité.

Je comprends encore très bien que des anarchistes « se voyant acculés au suicide lentd'une très modeste condition » risquent « 5 à 10 ans de réclusion » ou même la vie pour obtenir *de suite* le bonheur que la société communiste-anarchiste leur promet. Agissant ainsi ils font œuvre révolutionnaire.

Enfin « j'estime, pour ma part, que la fortune ne donne pas la liberté ». C'est pourquoi je vise non à acquérir une quelconque fortune mais à les supprimer toutes.

Et je ne demande pas aux infortunés de m'aider à cette besogne, mais seulement de me laisser faire.

Noël DEMEURE

—o—

III

A Marestan et Carl Prava.

En disant que les illégaux n'alimentaient pas la société capitaliste, je pensais aux actes illégaux qui ne l'alimentent pas et non aux autres.

L'individu qui se régale d'un poulet pris à l'étalage, ne laisse à la société que les os et... le produit de la digestion ; avec une alimentation pareille, je ne verrais pas la société bien portante.

Les capitalistes et leurs souteneurs vivent aux dépens des producteurs; ils détruisent la société et en sont aussi les parasites.

Seuls, les producteurs l'entretiennent. Aux anarchistes qui veulent un résultat différent de ne pas être ces producteurs.

Tu dis, que l'illégal est parasite au même titre que le capitaliste ou le juge et pourtant Jacob n'était pas beaucoup copain avec ces gens-là ; c'est que sans doute, ils ne poursuivaient pas le même but.

Dans les conditions actuelles, il est peu intéressant de se préoccuper si le larcin sera supporté par le patron ou l'employé. Le commis de bazar auquel on retiendra sur sa paie, le montant du prix de l'objet dérobé en sera quitte pour s'abrutir un peu moins, ou bar ou au concert ou se passera de quelque bibelot, fumera moins, etc., et n'en sera ni plus ni moins accessible aux théories anarchistes.

Vivre anarchiquement, dans la société présente, c'est non pas bâtir des maisons ou forger des socs de charrue, mais c'est refuser l'impôt prélevé par le jouisseur sur le serf, c'est augmenter le plus possible l'importance de l'activité propagandiste.

Oui, détruire, prendre les matériaux à la société imbécile, pour bâtir l'édifice anarchiste, c'est cela vivre anarchiquement. C'est reprendre la substance bêtement employée, des mains des honnêtes gens et l'occuper à récupérer les forces dépensées à l'embellissement et l'agrandissement de la société anarchiste puisque, comme dit Marestan, les anarchistes seuls sont nos amis.

H. LAUSSINOTTE.

Revue des Journaux

Les Temps Nouveaux.

R. de Marmande, à propos de *Biribi*, élargit la bataille. Ce n'est pas seulement le Biribi d'Afrique, mais tous les biribis qu'il faut combattre. Il ironise, mais peut être un peu tard contre les dreyfusards honnêtes qui font des lois pour nous mater.

Pierre Monatte continue ses impressions sur *le Congrès d'Amiens*. La question des grèves jugée favorablement ; celle de l'antimilitarisme acceptée; la question des huit heures reléguée, hélas! à quelques calendes.

Sur *l'avenir et les syndicats*, Jean Grave continue à s'expliquer de fort bonne manière. Evidemment, c'est de façon anarchiste qu'il entend l'organisation sociale. Après avoir montré que les syndicats ne peuvent vouloir la suppression du salariat, l'expropriation, etc. que d'une façon spéculative, retenus qu'ils sont par la lutte quotidienne, il parle des groupements à former dès maintenant pour vivre, non seulement en vue de produire, mais aussi en vue de consommer.

Si nous nous rappelons nos morts pour nous apprendre à nous révolter mieux, à nous vivre mieux, nous sommes avec toi, Amédée Dunois. Ce n'est plus de l'idolatrie, c'est de l'éducation. Mais crois-tu que d'évoquer cette « légion héroïque » cela nous fera acquérir p'us de « vertu » et p'us d'« honneur ». Tu me parais, toi aussi, esclave des mots.

Le Libertaire.

Avec quelque esprit, Oïvrony répond d'une façon courtoise à Lecram, toujours sur *Déterminisme et fatalisme*. Avec moins de citations, il donne une opinion plus personnelle que ce dernier. Ainsi qu'on concluait aux Causeries après une discussion entre Mauricius, Israël, Frémont et Libertad, il ne saurait y avoir de libre-arbitre. Je crois qu'on pourrait relire à ce propos et très utilement, les articles de Le Dantec, parus dans les nos 71, 72 et 73 de *l'anarchie*.

Hum! je crains qu'on ne s'attarde à parler dans ce *Salon d'automne* d'autres tableaux que ceux qui sont sur les murs.

Un filet qu'on ne répètera jamais assez d'Albert François à propos du *Progrès*... du progrès dans l'art de tuer.

A propos des *aptitudes pédagogiques*, Emilie Lamotte répond à un instituteur laïque. Il me semble qu'il y a là un peu une querelle où l'on veut trop avoir raison. Instituteurs congréganistes et laïques se valent. Un point pourtant à noter au point de vue pratique, c'est que les premiers ayant moins d'élèves que les seconds peuvent s'en occuper plus efficacement.

Une histoire de Sylve, sur le *Dieu Capital* si facilement détrônable lorsqu'on le voudra bien.

Non! ce ne peut être le Léon Israël des Causeries qui parle sur *l'Algérie*. Il y a un tas de réformes à faire dans ce pays, paraît-il. Les colons auraient beaucoup de choses à accomplir, la première ne serait-elle pas de partir?

LE LISEUR.

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les Jeudis

A Travers les Réunions

Le jeudi 25 octobre avait lieu, en la salle des Sociétés savantes, un meeting du Comité international abolitionniste. Il y fut dit de fort curieuses choses entre autres par le délégué de la Suisse ; mais est-ce par inconscience ou lacheté, personne ne parlait de l'abolition véritable de la prostitution. C'est un mal nécessaire que l'on ne peut supprimer. Ce qu'ils voulaient abolir n'était tout simplement que la police des mœurs. Toujours la même chose. On s'attaque aux effets, non aux causes ; aussi les efforts restent vains et inutiles et parfois, malgré les plus louables intentions.

Ce soir-là, un camarade anarchiste vint donner une note plus exacte.

La prostitution est la base de la société actuelle et ne disparaîtra qu'avec elle. Qui dit prostitution dit contrainte, c'est-à-dire obligation à tout acte qui n'est pas librement consenti. La prostitution ne consiste pas seulement à prêter son sexe aux besoins et aux fantaisies d'un salariant, aux caprices et aux exigences d'un mari; elle est aussi le lot de tous ceux et celles qui accomplissent une besogne par contrainte, obligés par les conditions économiques, quels que soient les organes que l'on prostitue, le cerveau, les bras ou le bas-ventre.

Il faut dire que les amateurs de Congrès aiment à acquérir une notoriété en soulageant quelques infortunes. Par des paroles sentimentales ils touchent le cœur et quelquefois la bourse de personnes bien intentionnées ; mais ils ne peuvent tenir un langage de vérité. Ils parlent contre la prostitution, mais ils restent dans les parlements, dans les fonctions, afin de vivre et de bien vivre. Ils sont, eux aussi, des prostitués de tous sexes et de toutes conditions ; les seules choses de changées sont le trottoir qu'ils arpentent et le salaire qu'ils reçoivent.

P. BOUREY.

CE QU'ON PEUT LIRE

I

M. Nettlau. — *La Solidarité et la Responsabilité dans la lutte ouvrière :* br. à **0.10.**

Pierre Kropotkine. — *Aux Jeunes Gens ; Anarchie et Communisme ; Morale anarchiste ; Organisation de la Vindicte :* br. à **0.10.** — *Les Temps nouveaux :* br. à **0.25.** — *Autour d'une vie ; Conquête du Pain :* vol. à **2.75.**

Paraf-Javal. — *L'Absurdité de la politique :* br. à **0.05.** — *Libre Examen :* br. à **0.25.** — *La Substance universelle :* vol. à **1.25.** *Les deux haricots*, image p. enfants: **0.10.** — *L'absurdité des soi-disant libres-penseurs.* **0.10.**

Jean Grave. — *Organisation, Initiative, Cohésion ; La Panacée-Révolution ; Le Machinisme ; Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire ; Colonisation :* br. à **0.10.** — *La Société future ; L'Individu et la Société ; Les Aventures de Nono :* vol. à **2.75.**

Ch. Malato. — *La philosophie de l'anarchie ; De la Commune à l'anarchie ; Les Joyeusetés de l'exil :* vol. à **2.75.**

Elisée Reclus. — *A mon frère le paysan :* br. à **0.05.** — *L'Anarchie et l'Eglise :* **0.10.** — *Evolution et Révolution* vol. à **2.75.**

Elie Reclus. — *Les Primitifs :* vol. à **4** fr. — *Les Primitifs d'Australie*, vol. à **3** fr.

A. Dal. — *Les Documents socialistes*, avec préface de **Ch. Malato :** br. à **0.30.**

Georges Etiévant. — *Déclarations ; Légitimation des actes de révolte :* br. à **0.10.**

René Chaughi. — *Immoralité du mariage ; La Femme esclave :* br. à **0.10.**

Domela Nieuwenhuis. — *Le Militarisme ; Education libertaire :* br. à **0.10.**

Charles Albert. — *Guerre, Patrie, Caserne :* br. à **0.10.** — *Aux anarchistes qui s'ignorent :* br. à **0.05.**

André Girard. — *Anarchie :* br. à **0.05.**

S. Faure. — *Les crimes de «Dieu»*, br. à **0.15.** — *La Douleur Universelle*, vol. à **2.75.**

Christian Cornélissen. — *Théorie de la valeur*, vol. à **3 50.**

A. Hamon. — *Déterminisme et responsabilité ; psychologie du militaire professionnel ; psychologie de l'anarchiste-socialiste.* vol. **2.25**

Un Proscrit. — *L'inévitable révolution* vol. à **2.75.**

Les frais d'envoi sont évidemment en plus.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Causeries Populaires des XVII' & XVIII'. 22, rue de la Barre. — Lundi 19 novembre à 8 h. 1/2, Nouvelles séries de Conférences sur les **Théories de l'anarchie** par A. Libertad, A. Mahé, L. Israël, H. Japonet. — IV. - *La Propriété sexuelle.*

Causeries Populaires des X' & XI', 5, cité d'Angoulême, (66, rue d'Angoulême) — Mercredi 21 novembre à 8 h. 1/2, *De la Discussion* par Léon Israël.

Causeries Populaires des V' et XIII', 17, rue Duméril. — Jeudi, 14 novembre à 8 h. 1/2, *Causerie d'hygiène* par Eugène Petit. — Samedi 17, à 8 h. 1/2, Commentaires par tous sur *Les théories de l'anarchie.* — Mardi 20, Réunion amicale.

Grupo liberacana esperantista. — Lundi 19 novembre à 8 h. 1/2 du soir, 18, rue de l'Ancienne Comédie. — Cours d'esperanto. — Souscription à « Socia Revuo ».

Antimilitarisme. — Samedi 17 novembre, 7, rue du Fauconnier, à 9 heures, réunion publique et contradictoire sur *l'Antipatriotisme et l'Antimilitarisme* par Miguel Almeyreda.

Jeunesse libre. — Salle Jules 6, boulevard Magnta. Jeudi 22 novembre à 8 h. 1/2, causerie par E. Girault *Fourier et le Socialisme.*

Jeunesse libre de Charenton. — Mardi 20 novembre à 8 h. 1/2, salle de la Solidarité, 65, rue de Paris. Causerie par Lagnon.

L'Harmonie Universelle. — 28, rue des Peupliers Billancourt. — Mercredi 21. Spirus Gay : *Le Végétarisme libérateur.*

Reims. — Samedi 17 novembre à 8 h. 1/2, Salle municipale du boulevard Carteret, grande conférence publique et contradictoire par Albert Libertad sur *l'Anarchie, comment la vivre.*

Le Havre. — Réunion des *Causeries populaires* le lundi 19 novembre 1906 à 8 h. 1/2, 22, rue de Turenne. Discussion sur *l'Anarchisme* par tous. Organisation d'un cours d'esperanto.

Châteauroux. — Les camarades désireux de se constituer en groupe sont priés de se réunir le samedi 17 novembre à 8 heures du soir chez Bret, 59, rue Cluis.

Toulouse. — Groupe anarchiste. — Réunion samedi 17 novembre à 8 h. 1/2, café Morin, grande salle de l'entresol, 26, boulevard de Strasbourg.

Lyon. — Groupe artistique libre : soirée familiale, dimanche 18, à 8 h. du soir, Salle de l'Hippodrome, rue Ravat, à Perrache. Entrée gratuite.

POUR LA MACHINE

Quelques-uns nous ont dit : « Comment se fait-il que vous demandiez aux amis toujours la même somme, n'avez-vous donc rien reçu? » et d'autres : « Vous demandez une somme par trop forte aux camarades qui veulent vous aider. Dix francs ne se trouvent pas sous le sabot d'un cheval. »

Nous répondons : « Si, nous avons reçu des amis, et la somme commence déjà à se gonfler » et « Ce n'était qu'une façon de parler, nous recevons, pour la lutte, l'effort de quelque forme et de quelque force soit-il ».

Que tous ceux qui veulent coopérer à notre travail le fasse. Nous comptons commencer à l'an qui vient. A. M.

TROIS MOTS AUX AMIS

SENS (Yonne). — Un camarade désirerait entrer en relations avec les anarchistes de l'endroit. S'adresser à Mérot, chez Chevrot, 1, rue Lurenais.

VIGNES. — Avons égaré ton adresse.

LECOUTEUX. — Je n'ai connaissance d'aucun journal de cette sorte.

JEUNESSE LIBRE DE LORIENT. — Le camarade A. G. a déposé 100 fr. dans nos bureaux, pour votre propagande.

DUCHMANN. — Tu pourrais passer à « l'anarchie » pour le papier en question.

Composée par des camarades.

Le Gérant : A. MARÉ

Imp. des Causeries Populaires, Levallois-Perret